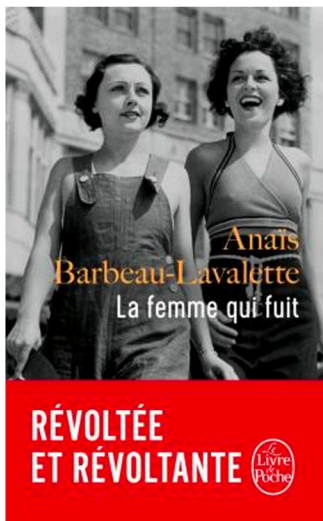


ANAÏS BARBEAU-LAVALLETTE

# Le Livre de Poche

## *La femme qui fuit*

ROMAN



Le Livre de Poche remercie les éditions  
**MARCHAND DE FEUILLES** pour la parution de cet extrait

© Marchand de feuilles, 2015.  
Tous droits réservés pour tous pays.  
ISBN : 978-2-253-07075-7 – 1<sup>re</sup> publication LGF

La première fois que tu m'as vue, j'avais une heure. Toi, un âge qui te donnait du courage.

Cinquante ans, peut-être.

C'était à l'hôpital Sainte-Justine. Ma mère venait de me mettre au monde. Je sais que j'étais déjà gourmande. Que je buvais son lait comme je fais l'amour aujourd'hui. Comme si c'était la dernière fois.

Ma mère venait d'accoucher de moi. Sa fille, son premier enfant.

Je t'imagine qui entres. Le visage rond, comme le nôtre, tes yeux d'Indienne baignés de khôl.

Tu entres sans t'excuser d'être là. Le pas sûr. Même si ça fait vingt-sept ans que tu n'as pas vu ma mère.

Même s'il y a vingt-sept ans, tu t'es sauvée. La laissant là, en équilibre sur ses trois ans, le souvenir de tes jupes accroché au bout de ses doigts.

Tu t'avances d'un pas posé. Ma mère a les joues rouges. Elle est la plus belle du monde.

Comment as-tu pu t'en passer ?

Comment as-tu fait pour ne pas mourir à l'idée de rater ses comptines, ses menteries de petite fille, ses dents qui branlent, ses fautes d'orthographe, ses lacets attachés toute seule, puis ses vertiges amoureux, ses

ongles vernis, puis rongés, ses premiers rhums and coke ?

Où est-ce que tu t'es cachée pour ne pas y penser ?

Là, il y a elle, il y a toi, et entre vous deux : moi. Tu ne peux plus lui faire mal parce que je suis là.

Est-ce que c'est elle qui me tend à toi, ou toi qui étires tes bras vides vers moi ?

Je me retrouve près de ton visage. Je bouche le trou béant de tes bras. Je plonge mon regard de naissante dans le tien.

Qui es-tu ?

Tu t'en vas. Encore.

La prochaine fois que je te vois, j'ai dix ans.

Je suis juchée à la fenêtre du troisième étage, mon souffle fait fondre le givre délicat qui repose sur la vitre.

La rue Champagneur est blanche.

De l'autre côté, une femme oscillante dans un long manteau qui ne la protège plus.

Il y a certaines choses que les enfants devinent et moi qui ne te connais pas, je te décèle derrière cette valse hésitation.

Tu traverses la rue à grandes enjambées, y posant à peine la pointe du pied. Une araignée d'eau.

Tu files, te diriges vers nous, sans que le sol se souvienne de toi.

Tu déposes furtivement un petit livre dans la boîte à lettres avant de t'éclipser à nouveau. Mais juste avant de disparaître, tu me regardes. Alors, je me promets de te rattraper un jour.

Le train file en direction d'Ottawa.

J'ai vingt-six ans. Ma mère, à côté de moi, lit une revue pour ne pas penser. J'aime picorer les photos de filles en robe par-dessus son épaule.

On a toutes les deux à faire là-bas, dans cette ville qu'on ne connaît pas. On espère vivement la fin de la journée, pour errer et se perdre ensemble dans les quartiers reculés, ceux qu'on préfère.

Mais ma mère a une idée. On va aller te voir. Si tu es encore vivante, tu dois habiter dans un immeuble de plusieurs étages, près du canal Rideau. C'est de là que nous proviennent les dernières nouvelles de toi.

Il ne faut pas appeler parce que tu vas nous dire de ne pas venir.

Il faut y aller.

Mais je ne sais pas si j'en ai envie. Je ne t'aime pas.

J'ai même un peu peur de toi.

Finalement, je préfère quand tu n'existes pas.

Ma mère a toujours peur qu'on l'abandonne encore.

Même si une mère, ça ne s'abandonne pas, il faut faire attention parce que, pour elle, ça n'est pas si clair que ça.

Je lui demande si elle est sûre de vouloir aller là.

Elle dit oui.

La journée passe et on se retrouve dans un taxi, en route vers toi.

Une dizaine de tours identiques se déploient vers le ciel. Dans le hall d'entrée, un gardien. Sur le mur, les noms des locataires s'enchaînent, à chacun sa petite sonnette invitant les visiteurs à s'annoncer.

Suzanne Meloche. Ton nom est là. Écrit de ta main. Lettres rondes, contrôlées. Porte 560.

On se faufile en douce, profitant du passage d'une voisine. Illégales.

Dans l'ascenseur, on ne parle pas.